

La littérature lituanienne contemporaine (incluant un parcours historique et littéraire)

« Sous une autre latitude », par Loreta MACIANSKAITĖ

Présentation de [Des âmes dans le brouillard : anthologie de nouvelles lituaniennes contemporaines](#), textes choisis et présentés par Loreta Macianskaite, publiés à l'occasion des Boréales 2003, Presses universitaires de Caen, 2003

En 1997, le réalisateur Gytis Luksas présentait son film *La Lituanie de la lune*, devant un public international et expliquait ainsi le choix du titre : « *C'est cette Lituanie, qui pour tout le monde, et même pour nous-mêmes, qui semble être quelque part. Je ne parle pas des occidentaux qui demandent tout le temps "Mais où est-elle ?" Pour eux nous sommes sur la lune - avec notre politique, nos banques, ainsi qu'avec notre art et notre cinéma. Pour eux, nous tombons de la lune, et ils s'en étonnent.* »

En 2003, cette métaphore *La Lituanie de la lune* semble avoir déjà vieilli. L'intégration européenne n'a pas laissé en marge sa partie orientale, et les habitants de l'Ouest jettent de plus en plus souvent un coup d'œil sur la Lituanie, ne nous voyant pas comme des « habitants de la lune », mais comme un peuple inconnu, enveloppé des brumes de l'histoire.

Jusqu'à aujourd'hui, notre mentalité était partagée entre des forces qui s'opposaient : un complexe d'infériorité pour une culture toujours en retard et la fierté pour notre langue archaïque, proche du sanscrit, ajoutée à la fierté d'avoir été le dernier peuple païen d'Europe.

Le peuple lituanien s'est formé dans un contexte d'expansion germanique et d'une résistance armée contre le christianisme que l'on trouve dès le début du XIII^e siècle, le Grand-Duché de Lituanie apparaît comme un État centralisé et souverain. Jusqu'au XV^e siècle, la Lituanie a mené une guerre sans merci contre l'Ordre des chevaliers teutoniques venus de Prusse (vaincus en 1410), tout en s'agrandissant sur les territoires des Slaves Orthodoxes, et en arrêtant la progression des Mongols Tatars en Europe. La Lituanie fut christianisée par l'entremise de la Pologne en deux étapes majeures : en 1387 et en 1413 date à laquelle la dernière province réfractaire - Zemaitija - fut convertie. Dans le pays régnait une coexistence pacifique entre le christianisme officiel, et le paganisme « domestique ». Ce n'est qu'au XIX^e siècle que le christianisme est adopté par le peuple mais les reliques des anciennes croyances ne disparaissent pas pour autant et elles renaissent encore aujourd'hui dans la littérature, notamment dans la poésie et les nouvelles. Au XIV^e siècle, le Grand-Duché de Lituanie s'unit avec le royaume de Pologne, et en 1569 est signée l'union définitive entre les deux pays, qui entraîne l'effondrement de l'État indépendant. L'État commun (République polono-lituanienne) se dégrade peu à peu, et à la fin du XVIII^e siècle, le royaume est partagé entre les pays voisins, alors que son alliée, la France, est plongée dans la Révolution. La Prusse prend le Sud-Ouest, l'Empire Russe la plus grande partie, et ce jusqu'en 1918.

Le début de la littérature lituanienne écrite est associé à la Réforme, époque pendant laquelle la Lituanie essaye de retrouver son indépendance nationale. En 1547 à Königsberg, est édité *Le Petit Catéchisme*, de Luther, premier livre en langue lituanienne, traduit par le prêtre Mazvydas. La première œuvre littéraire, le poème *Les Années*, est écrite au XVIII^e siècle par le pasteur protestant Donelaitis, qui vivait alors en territoire lituanien occupé par la Prusse. En 1997, l'UNESCO inscrit ce poème dans la *Bibliothèque des chefs-d'œuvre de la littérature européenne*.

Sous la Réforme, en 1579, l'université de Vilnius est fondée, c'est la première université d'Europe orientale. Vilnius était une ville multiculturelle, célèbre pour l'harmonie de son architecture, et un exemple de tolérance religieuse, si bien que les juifs l'appelaient la « Jérusalem du Nord ».

À partir du XVIII^e siècle commence un processus de polonisation de l'élite, mais la petite noblesse reste bilingue jusqu'au XIX^e siècle. Il était alors courant que les membres du gouvernement du Grand-Duché de Lituanie, puis leurs descendants, se disent lituaniens, indépendamment de leur nationalité ou de la langue parlée. C'est ainsi le cas pour Adomas Mickevicius, du poète Oscar Milosz (qui écrivait en français) ou de son parent éloigné, lauréat du Prix Nobel, Czeslaw Milosz. À partir du XVI^e siècle, on commence à éditer dans le Grand-Duché de Lituanie, de la littérature religieuse ainsi que des dictionnaires en lituanien. Plus tard, avec le développement de l'instruction, sera mise en place une littérature didactique et historique. Au milieu du XIX^e siècle se forme un genre que l'on peut déjà appeler la nouvelle, bien qu'il ne débute réellement que dans les dernières décennies.

La Renaissance nationale lituanienne, associée à la Pologne, avait une spécificité différente des autres États baltes. Contrairement à la grande ambition d'autonomie, au moment de l'entrée de Napoléon à Vilnius en 1812, les insurrections contre le pouvoir de l'Empire de Russie, en 1831 et 1863, furent des tentatives désespérées, mobilisant ce qu'il restait de l'énergie du peuple. La noblesse lituanienne, concentrée autour de l'université de Vilnius (fermée en 1832 par l'administration russe), a déclenché une Renaissance nationale. L'insurrection de 1863 fut suivie de terribles répressions, de déportations en Sibérie et de l'interdiction d'imprimer et d'éditer des livres lituaniens écrits en alphabet latin. Les livres étaient alors imprimés en

Prusse orientale, et passés en contrebande. Il s'est formé un réseau de colporteurs de livres, et dans les villages se créaient secrètement des écoles lituaniennes. En 1883, date considérée comme le début de la Renaissance nationale, est apparue en Prusse orientale, la première publication périodique laïque, en langue lituanienne, *Ausra* (Aurore). Cette œuvre fut entreprise par des médecins ruraux, ayant tout juste terminés leurs études, imprégnés alors d'idées positivistes, de romantisme, avec la conscience d'une mission historique. Les prêtres se joindront plus tard à ce mouvement. Dans leurs œuvres, le sentiment national s'accordait avec la religion catholique. La littérature de cette époque était une littérature de lutte. Elle aspirait à affermir l'identité nationale, glorifiait la grandeur du pays et l'ancienne langue indo-européenne, tout en incarnant les espoirs de l'avenir dans l'âme du peuple. De nombreuses publications concernaient les problèmes de la vie quotidienne, tout particulièrement la santé physique et morale du peuple, et sa tempérance.

Dans la littérature, la manière de la représentation réaliste devenait de plus en plus populaire, on assista à un regroupement des genres, et à l'apparition de femmes écrivains. Bien que les nouvelles ne dépassassent pas la poésie, ce genre prenait de plus en plus d'importance. Les conséquences de la fin de l'interdiction d'impression (1904) et la révolution russe de 1905-1907 ont changé la situation : la poésie patriotique laissa de la place à la prose, qui analysait les thèmes contemporains de la vie quotidienne et de la morale. Des changements apparurent également dans la poésie : apparition du récit subjectif, analyses psychologiques, idées impressionnistes, et la problématique sociale fut remplacée par les thématiques de l'existence, de l'amour et de la mort.

En évoquant la prose, on pense d'abord aux nouvelles, car le roman, très longtemps, déviait des normes. C'est seulement plus tard que l'image a changé. La création de l'État indépendant de Lituanie, en 1918, fut le début du siècle d'or de la culture et de la littérature lituanienne, celui-ci dura plus de vingt ans. Malheureusement, la capitale historique de la Lituanie, Vilnius, était alors occupée par la Pologne, la vie littéraire se concentrant dans la capitale provisoire de Kaunas. À partir de 1930, le roman traditionnel commence à étouffer la nouvelle ; des directions esthétiques inédites inspirent l'évolution de la poésie. Étrangement, c'est à cette époque que l'on vit fleurir une plante exotique : les nouvelles impressionnistes et ironiques de Savickis. Pour les lecteurs habitués aux thèmes ruraux, et à des vertus morales solides, ces nouvelles étaient alors incompréhensibles et considérées comme des œuvres littéraires amORALES ou de salons. La prose de l'époque était influencée par des conceptions néo-romantiques, l'impressionnisme, le réalisme, facilement utilisés pour donner un sens à la vie quotidienne de l'époque. L'année 1940 a vu prospérer des nouvelles réalistes et psychologiques, influencées fortement par la littérature européenne d'alors. Beaucoup d'écrivains et de peintres lituaniens faisaient leurs études en France, et revenaient propager de nouvelles idées esthétiques et philosophiques. Les écrivains de tendance catholique admiraient la théorie théologique de Jacques Maritain et les œuvres de Paul Claudel. Des reflets du mouvement chrétien jettent un vif éclat dans la petite prose de Juozas Grusas - maître de la nouvelle classique lituanienne.

L'évolution de la littérature est interrompue en 1940 par l'occupation de la Lituanie, appelée aussi « libération » par les « premiers libérateurs » soviétiques, qui prétextant de restituer Vilnius à la Lituanie, font entrer l'armée et commence le partage de l'Europe, conclu entre Hitler et Staline. La guerre arrête les déportations de population en Sibérie. Si au début les Allemands sont accueillis comme des libérateurs, très vite les illusions se dissipent. Lorsqu'en 1944, les Soviétiques envahissent à nouveau le pays, une résistance armée se lève, résistance qui durera jusqu'en 1952. Les occupants pratiquent massivement les déportations, en commençant par celles des intellectuels et des paysans attachés à leur terre, qui perturbaient la collectivisation agricole. Pendant la période de l'après-guerre, la Lituanie a perdu plus de 400 000 habitants, morts dans les forêts, déportés en Sibérie ou enfuis à l'Ouest. La résistance armée a permis néanmoins de stopper l'affluence des immigrés russes, en gardant 80 % de la population lituanienne. Mais, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Khrouchtchev en 1956, la littérature n'existait plus, il subsistait seulement une littérature de propagande écrite selon le schéma du réalisme socialiste.

Les écrivains émigrés, rassemblés aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, prennent alors pour mission de protéger la littérature lituanienne. La plus importante figure de cette prose de l'exil est le dramaturge et réalisateur Antanas Skéma, auteur du premier roman moderne lituanien. Dans ses premières nouvelles, Skéma est proche des traditions, mais il se distingue par son regard sur l'histoire.

Dans la nouvelle *De Vautre côté du Niémen* (1948), on reconnaît l'insurrection du 23 juin 1941, lorsque les Lituaniens luttent sans aide contre l'armée russe, croyant que les Allemands leur permettront de reconstituer leur État indépendant. Le style théâtral de cette nouvelle accentue l'absurdité de cette lutte, et en même temps montre les vraies valeurs universelles de l'humanité, indépendantes des circonstances historiques.

Marius Katiliskis, autre écrivain de l'exil, continuait à sa façon, la tradition réaliste, écrivant en 1952 le surprenant recueil de nouvelles *Lieu à l'abri*, qui ne peut être traduit vu l'emploi de mots archaïques, issus de dialectes régionaux. Ses nouvelles écrites plus tard sont proches de *Lieu à l'abri*, mais dans le recueil *Les oiseaux*, l'action se déroule aux États-Unis. Dans ce dernier recueil, il décrit des Lituaniens émigrés qui s'enlisent

dans le rêve américain : des vieux qui attendent la mort ou des ouvriers d'usines qui ont pour seule distraction la beuverie du week-end.

Algirdas Landsbergis représente la nouvelle expérimentale issue de l'émigration. Ses œuvres ont pour

situation géographique les lieux culturels importants de l'Amérique et de l'Europe. Étant émigré, il pouvait toucher des thèmes alors interdits en Lituanie. Pendant les années soviétiques, chaque délégation qui partait pour l'étranger était obligatoirement accompagnée par un agent « masqué » du KGB ; sa conception schizophrénique du monde est décrite dans la nouvelle *Genèse d'une chanson*.

En 1956, le XX^e congrès du Parti communiste soviétique condamne le culte de la personnalité de Staline et ouvre une période de dégel. La vie et les conditions imposées par le régime soviétique deviennent moins terribles, mais la politique d'expansion coloniale et l'essence du système totalitaire ne changent pas.

Dans la littérature, on commence à devenir moins enthousiaste, et à renoncer aux clichés idéologiques et aux images stéréotypées. Pourtant, la principale méthode de création reste le « réalisme-social », basé sur les principes du caractère national et conforme à l'esprit du Parti. À partir de 1964 avec l'arrivée de Brejnev, le réalisme-socialisme est totalement corrompu, comme toute la société, la corruption étant devenue le seul moyen de faire carrière pour les écrivains. La nomenclature littéraire spéculait sur des thèmes interdits, ou à moitié interdits, et gagne l'amour du peuple en le dupant. Après l'indépendance, toutes ces œuvres soviétiques se sont retrouvées mises à l'écart au profit de la littérature d'opposition.

La poésie a commencé en premier à se libérer des canons imposés. Au début de la période de dégel, la plupart des écrivains croyaient aux idéaux du socialisme, et à la perspective d'un renouvellement révolutionnaire. Mais lorsqu'avec le Printemps de Prague en 1968, les illusions « d'un socialisme à visage humain » se sont évaporées, la poésie s'est de plus en plus dépolitisée. Grâce à la complexité de la langue, l'utilisation de métaphores et d'associations, la censure ne pouvait plus contrôler le développement de la poésie, et contrairement aux autres styles littéraires, elle a bénéficié d'une plus grande liberté. Éviter la censure était plus difficile que ce qui concerne le roman, qui racontant la vie de personnages, ne pouvait éviter les moments historiques douloureux pour la Lituanie, ou la mise à nu de l'absurdité soviétique. Néanmoins, la prose a commencé à connaître des changements importants : le point de vue jusqu'alors extérieur devint intérieur ; les événements firent place à l'analyse de leur influence sur les personnes et leurs sentiments. La nouvelle a joué son rôle principal, car contrairement aux autres genres, elle faisait l'expertise minutieuse de l'état de l'homme dans le monde.

À partir des années soixante, l'analyse psychologique et la conception de l'homme prennent une importance de plus en plus grande dans la nouvelle. Dans les années 1970-1980, la position du « moi » devient prépondérante, alors qu'habituellement, il dominait la poésie lyrique. Autobiographie et confessions se manifestent de plus en plus, soit en se cachant dans le destin des autres (Vilimaitė), soit en se voilant avec ironie (Saltenis). Dans les années 1990, s'exprimer ouvertement devient de moins en moins populaire, et la nouvelle qui se termine avec une fin accentuée, cède la place au récit, où il n'y a pas d'enchaînements clairs des événements, des personnages ou des conflits.

Dans la petite prose de l'époque soviétique, on retrouve les thèmes du monde agricole, dont les représentants sont Aputis et Granauskas, et en partie Radzevicius. Dans les années 1970, la Lituanie connaît les débuts d'une réorganisation intensive de l'agriculture : bonification, industrialisation des campagnes, déplacement forcé de population dans des cités types, faites de briques blanches silico-calcaires. Ce processus n'a pas seulement transformé le paysage, mais a démolé les fondements mêmes de la vie agricole, détruisant le lien entre les générations. Ceux qui grandissaient dans les campagnes de type kolkhoze étaient les vrais représentants de *l'Homo sovieticus* : les jeunes buvaient énormément, ou quittaient la Lituanie pour aller chercher de meilleurs salaires dans les « grands chantiers » du socialisme.

Le premier à tirer la sonnette d'alarme fut Aputis, qui se mit à parler de la présence spirituelle des vieilles générations, mais à l'existence tragique, ainsi que de l'érosion de l'âme des gens vivant dans la campagne soviétique. On trouve dans ses œuvres une capacité à comprendre et à pardonner, à s'élever plus haut que la haine en défendant l'humanité contre toutes ses violences.

Les nouvelles de Granauskas se concentrent le plus souvent autour des contacts quotidiens entre les agriculteurs, concernant le travail, la nature, ou l'un et l'autre. Le lien entre les générations est perçu comme le canal de la vie, celui de l'intelligence et de l'expérience de l'homme. Le passé représente les valeurs mythiques, tandis que les gens d'aujourd'hui oublient les fondements de la vie, les liens avec les valeurs traditionnelles.

Dans les livres de Radzevicius, la campagne apparaît à travers les souvenirs d'enfance, qui donnent la force de l'âme et montrent les orientations à suivre pour vivre dans un monde changé. Ses œuvres courtes, avec un minimum d'événements, emprunts de symbolisme, dévoilent les divers états de la conscience, et les autres vertus.

Dans les œuvres de Saulius Saltenis, l'attention est portée sur les habitants des petites villes, qui existaient en marge de la société soviétique. On y rencontre des adolescents romantiques, des intellectuelles des générations précédentes, des alcooliques qui philosophent etc. Le sérieux du monde adulte avec ses mensonges, son conformisme était opposé à son programme de « poète avec des gants de boxe », programme d'amélioration du monde.

Dans les années 1970-1980, les nouvelles développent et enrichissent le langage par l'utilisation de sous-entendus, ou langage d'Ésope, en référence au fabuliste grec. Les lecteurs subtils, comprennent sans grands efforts particuliers, que l'association sangliers-tracteurs dans la nouvelle d'Aputis est une métaphore de l'oppression soviétique anti-humaniste. Dans la nouvelle de Saltenis *L'Érable éternellement verdoyant*, le mot « locataire » doit être compris comme « occupant ».

Les critiques littéraires contemporaines caractérisent les nouvelles de cette époque comme moderniste silencieuse, et les associent au mouvement existentialiste. Les existentialistes français étaient et restent populaires en Lituanie : l'intérêt particulier pour Jean-Paul Sartre est renforcé par sa visite en Lituanie en 1965 ; les idées développées dans *Le Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus trouvent écho dans le contexte de révolte contre l'absurdité soviétique. Les écrivains, non apprivoisés par le gouvernement, avaient pour principe : « Ça fait mal, ça veut dire que j'existe » et une sensibilité pour tous ceux qui souffrent. Par exemple, dans *L'Homme dans la neige* de Radzevicius, la tragédie des autres est éprouvée par le corps lui-même.

L'idée de franchise avec la mort, inspirée par les existentialistes, peut expliquer pourquoi ce recueil contient tant de nouvelles en rapport avec la mort, et peu en rapport avec l'amour. L'amour dans la culture lituanienne catholique et patriarcale n'avait pas une grande valeur, mis à part l'amour romantique idéalisé par la perte ou la disparition de l'objet du désir. Dans la prose lituanienne prospérait le culte de la mère et l'héritage des stéréotypes : la femme sainte était celle qui suivait les vertus morales et nationales, la femme pécheresse, celle qui courait derrière les plaisirs de la vie et que l'on désignait comme responsable de la faiblesse des hommes.

L'atmosphère des temps soviétiques rendait impossible la formation de relations homme-femme, les femmes acceptaient en silence le destin.

Dans cette prose d'une époque dominée par les hommes, la voix féminine de Bitė Vilimaitė était presque imperceptible. Pour la première fois, elle montrait le monde avec les yeux d'une femme, en laissant au lecteur le soin de remplir les nombreux silences qui jalonnaient ses textes. Vilimaitė était solidaire des « abaissés et maltraités », et même de ceux qui avaient perdu toutes vertus.

De ce point de vue, Jurgis Kuncinas est proche des idées de B. Vilimaitė. Inconnu à l'époque soviétique, il a apporté dans la littérature une bande de héros associables, loin de tout idéal. Le regard du narrateur, qui a lui-même beaucoup vécu, apporte un charme à leurs vies lugubres. Kuncinas a rendu le côté érotique de la vie publique, en commençant par raconter les avantages de l'amour interdit. Le point de vue de l'époque soviétique sur le corps et le sexe est développé dans la nouvelle *Le Turc*.

Dans les années 1980 débutent les changements. Saulius Tomas Kondrotas est l'un des premiers à avoir entrepris une révolte contre la littérature réaliste, souhaitant que la littérature ne soit pas une description du monde, mais une création surgit du néant. Le mysticisme et le fantastique créent une auréole particulière dans ses nouvelles, qui permettent de regarder le quotidien en dépassant les limites de la pensée déterministe.

Ichokas Meras, auteur du roman *Le Strip-tease, ou Paris-Rome-Paris*, est reconnu comme étant le premier auteur de romans surréalistes lituaniens. Sa publication dans un magazine en 1971 a soulevé la fureur de la censure, obligeant l'écrivain à s'exiler. Bien que la plupart des nouvelles semblent réalistes, selon l'auteur, elles ont toutes « un moment surréaliste ». Dans *Le Goût amer de l'oseille*, l'épilogue merveilleux transforme le récit en une légende. La prose de Meras est originale de part la coexistence d'une culture lituanienne et d'une culture juive. Pendant la guerre Meras a perdu ses parents et il a été élevé par une mère lituanienne. Il a apporté dans ses œuvres, un sens à la souffrance des victimes de l'Holocauste, et un regard sur la bonté des hommes qui ne dépend ni de la nationalité ni de la religion. Markas Zingeris a continué à écrire sur les juifs. Son récit est vif et plein d'esprit. Ses métaphores pleines de feu s'opposent à la littérature lituanienne « pleureuse ». Avec amour et une ironie douce, il peint les portraits de juifs entre les deux guerres à Kaunas, pendant l'époque soviétique, et lors de l'émigration dans les années 1980, montrant leur mentalité et la couleur de leur vie.

Dans les années 1990, dans la prose lyrique, apparaît l'alternative du récit rationnel constructif, avec l'arrivée d'écrivains ayant des qualifications techniques ou issus du domaine scientifique. L'un des plus importants, Ricardas Gavelis, analyse la conduite de l'homme dans les situations extrêmes (déportations, maladies incurables, duels entre victime et bourreau). Il est resté toute sa vie fidèle au thème de la contrainte totalitaire, synonyme de mal métaphysique dans un système soviétique répressif. La conduite de ses personnages est souvent basée sur une réaction surprenante de la conscience. Ses nouvelles sont néanmoins organisées selon une structure logique.

Au même moment, Jurga Ivanauskaitė parle de la jeunesse marginale, dont les idéaux sont difficiles à comprendre pour l'ancienne génération. La littérature d'opposition, surtout la branche issue des campagnes, avait ses propres phobies : la ville, les femmes et la jeunesse avec ses contre-cultures. Cela est apparu moins étrange en 1972, moment où des hippies ont entamé des actions spontanées, demandant l'indépendance à Kaunas. Ivanauskaitė est surnommée la fondatrice de la « littérature jean » : ses personnages se révoltent contre les normes de la vie bourgeoise, à la recherche de formes authentiques pour s'exprimer, ils prônent l'amour, avec parfois un manque de consistance. Ses nouvelles se déroulent tout d'abord à Vilnius et dans les grandes villes de Russie, avec des voyages en auto-stop en URSS, puis en Europe et dans les autres pays de l'Est.

La nouvelle représentante des femmes est incontestablement Vanda Juknaitė, avec son récit *Le Pays des glaces* (1995), dans lequel elle se sert de sa propre expérience de mère dans la société post-communiste, avec en arrière-fond le danger des tanks soviétiques, l'absence d'aide médicale qualifiée, et la division des hommes et des femmes en deux territoires. Elle parle de l'état de la femme en dépression après l'accouchement et de son désespoir face à la maladie de son enfant, donnant un autre sens à la vie. Ce

récit crée une forte tension émotionnelle, le style détaillé, entrecoupé de silences, rappelle la prose japonaise.

Après l'indépendance, est arrivée Renata Serelyté, aussitôt appréciée pour son style. Le thème habituel que l'on trouve dans la littérature lituanienne - les réflexions d'un intellectuel originaire de la campagne - est traité d'une manière nouvelle : l'enfance sous l'époque soviétique est montrée comme un champ d'expérience absurde, dans lequel l'auteur ne peut s'appuyer sur aucune morale. La période du « capitalisme sauvage » dans la Lituanie indépendante est également décrite comme un moment peu propice aux gens de lettres, surtout pour une femme qui développe des vertus oubliées dans la société commerciale.

Le nouvel auteur qui connaît une grande notoriété aujourd'hui, Marius Ivaskevicius, n'a pas le poids de l'héritage soviétique. Il ouvre dans ses œuvres de nouvelles routes pour la littérature lituanienne, et montre les dangers de la société de consommation. Commenant par écrire des nouvelles, il s'est tourné vers le roman et le drame. Nous constatons que la renaissance espérée de l'époque post-soviétique n'a pas eu lieu. Le temps d'adaptation dans le nouveau système n'a pas été propice à la littérature. Il était plus important de participer à la vie, et aux événements historiques que de lire des livres. Ensuite, les auteurs lituaniens ont été évincés par l'abondance de traductions de littérature étrangère qui était alors *terra incognita*. L'art a perdu sa mission sacrée et la plupart des écrivains de l'ancienne génération furent désorientés, ne sachant plus quoi et comment écrire. Le prestige du roman s'est développé, et les essais ont connu un engouement inattendu, reflétant mieux les défis de notre temps. L'hebdomadaire culturel *Siaurės Atėnai* (Athènes du Nord) est devenu la référence littéraire, et a révélé Giedra Radvilavičiūtė, auteur original, et le poète Sigitas Parulskis, qui s'est par la suite orienté dans un nouveau genre. Ces deux auteurs, versés dans le genre des essais (ou peut-être dans un nouveau genre de prose ?), sont arrivés dans la littérature suivant les mêmes circonstances : à la suite d'un divorce, et comprenant de nouveau le monde, les gens, eux-mêmes, et ce qu'on appelle traditionnellement l'âme.

Radvilavičiūtė, qui a commencé par écrire des nouvelles, n'est connue que pour ses essais, édités dans la presse culturelle. C'est le personnage le plus intrigant de la littérature lituanienne. Pour elle, ce sont les hasards organisés qui priment, tous les petits détails du quotidien qui créent le sens existentiel. Son point de vue sur les hommes correspond à celui que les femmes n'osaient pas exprimer à l'époque soviétique. L'absurdité et l'ironie font de ses œuvres humanistes des œuvres destinées aussi bien aux hommes qu'aux femmes.

Parulskis, en publiant en 2002, un recueil de ses essais, est devenu un écrivain très populaire. Caché sous le masque de « vêtement nu », le narrateur partage ses expériences intimes dans lesquelles le lecteur se reconnaît aisément. Ses multiples sentiments, le flot de ses pensées, ressemblent à une réflexion poétique ; il n'a pas peur d'employer l'humour, nécessaire pour la santé de l'âme et l'harmonie du monde. Les critiques le présentent comme post-moderniste, mais il se trahit dans certains de ses textes, en ne rompant pas les liens avec les thèmes classiques importants de la littérature lituanienne - la mort et la recherche de Dieu. Dans son texte *Une chronique du Nord*, il développe la faute métaphysique des enfants.

La nouvelle lituanienne a fait beaucoup de chemin en un siècle, et dans ce XXI^e siècle commence la nouvelle étape d'une littérature de réflexion et autobiographique (variante probable d'un lyrisme modifié). Milan Kundera a dit qu'un grand nombre de lyriques signifiait une immaturité de la culture. Cette idée était affirmée en 1939 par Oscar Milosz qui disait à propos de la Lituanie, que ce pays n'avait pas connu la richesse triste lui permettant de devenir mature. La littérature lituanienne est fière de sa poésie et de ses nouvelles, mais elle éprouve un sentiment de retard dans les domaines du roman et du drame. Il ne faut peut-être pas chercher des similitudes entre littérature française et lituanienne, qui vivent sous des « latitudes » différentes. En découvrant cette anthologie, le lecteur plonge dans l'histoire de la Lituanie et l'expérience de son peuple. Le sémioticien franco-lituanien Algirdas Julien Greimas disait qu'à son époque, « seulement les faibles et les maltraités arrosaient les plantes dans des boîtes de conserves rouillées. »

Dans le jardin raffiné de l'Europe, la fleur littéraire lituanienne semble peut-être très modeste, mais pour ceux qui l'arrosent, elle est très belle.

Loreta MACIANSKAITĖ
traduction Giedrė et Loïc SALFATI

Liste des auteurs et de leur nouvelle publiée à la suite de cette présentation :
http://www.voixauchapitre/archives/2018/litterature_lituannienne_2003tm.pdf